

## Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 49, Number 4, 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104163ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104163ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1982). Pages de Journal. *Assurances*, 49(4), 434–445.  
<https://doi.org/10.7202/1104163ar>

# Pages de Journal

par

GÉRARD PARIZEAU

17 mai

À la Société royale du Canada, on m'a demandé de rappeler le souvenir de mon maître, Léon Lorrain, qui vient de mourir. Je l'ai fait dans le texte que voici:

434

De taille moyenne, l'esprit vif, le cerveau bien organisé, Léon Lorrain avait pour la langue française le plus grand respect. Frondeur dans sa jeunesse, à l'époque de Jules Fournier et d'Olivar Asselin, au *Nationaliste* puis au *Devoir*, où il fit partie de l'équipe d'Henri Bourassa, au début tout au moins. Puis, il entra à la Chambre de commerce de Montréal, dont il fut le secrétaire pendant de nombreuses années. Plus tard, il devint secrétaire de la Banque canadienne nationale, tout en étant professeur à l'École des hautes études commerciales de Montréal. Dans son enseignement du français, il apporta une précision, un goût de l'ironie, un savoir-faire que se rappellent avec beaucoup de plaisir ceux qui ont bien voulu ne pas se fermer, se buter dans leur ignorance, devant ce maître aux vues claires qui, parfois, avait la dent dure.

Durant toute sa vie, Léon Lorrain a eu le culte du mot juste, de la phrase bien faite, bien structurée. Ce culte, on le trouve dans son enseignement, dans ce bulletin de la Banque canadienne nationale qu'il dirigea durant toute sa carrière active, mais aussi dans ses «chroniques du soir», parues au *Devoir* et dans ses livres, notamment *Les Étrangers dans la cité*, *Le Langage des affaires* et *La Valeur économique du Français*.

On le constate également dans des formulaires qu'il a mis au point à la Chambre de commerce de Montréal et, plus tard, à la Banque canadienne nationale. On ne se doute pas des difficultés que pouvaient présenter ces formules, ces textes qui, parce qu'ils étaient traduits de l'américain, étaient rendus en français dans une langue technique affreuse. Patiemment, avec une grande conscience professionnelle, en tenant compte à la fois de la pratique et des exigences du français, Léon Lorrain a repris tout cela. Parce qu'on avait confiance en lui, on acceptait qu'il aille à contre-courant et que, petit à petit, il crée une langue sinon nouvelle, du moins mieux adaptée aux exigences de la pratique et du français, qui n'acceptent pas l'ambiguïté. N'a-t-il pas écrit un jour: «Le français est un langage subtil, nuancé; il suggère, il insinue, il laisse entendre, si on le

désire, tout autre chose que ce qu'il exprime; mais il a, quand on le veut, une précision telle que nul n'y saurait découvrir deux sens.»

Léon Lorrain était gai naturellement. Il n'hésitait pas devant un mot, même méchant. Les siens étaient légion. Il racontait admirablement aussi. Une anecdote avec lui pouvait être contée de façons diverses suivant l'endroit et les gens qui l'écoutaient. Il savait quand s'arrêter et jusqu'où il pouvait aller. Il était aussi un conférencier disert. Il est malheureux qu'il ne nous ait pas laissé des mémoires. Comme ses souvenirs auraient pu être une source de récits amusants, précieux pour mieux comprendre une société qu'il avait si bien connue!

En le présentant à la Société royale du Canada où il venait d'entrer, Claude Melançon, son parrain, lui a rendu un hommage dont je veux retenir ceci:

435

Le Canada français est fortuné de posséder en vous un censeur souriant de son vocabulaire et un conservateur zélé de la langue que son entourage anglo-saxon le force à ré-apprendre chaque jour. Sans préjudice de votre effort littéraire, excellent mais trop court au gré des amateurs de belle prose, ni de vos judicieuses et savantes chroniques économiques, l'honneur qui vous échoit aujourd'hui est un témoignage de l'estime où nous tenons l'auteur des «Étrangers dans la Cité» et le professeur de français. Nous le devons à celui qui, par amour pour la plus belle des langues, s'est constitué son champion et s'est efforcé toute sa vie d'éloigner d'elle les mots et les expressions qui pourraient en ternir la beauté limpide.

On ne pouvait mieux résumer son oeuvre.

Fils de Français, venu au Canada au siècle dernier, Léon Lorrain s'était adapté au pays. Son père avait été poète. Lui se contenta de ciseler une prose où tout était à sa place. Rien n'était en trop et rien n'était laissé à l'imagination parce que s'imposait d'abord le souci d'exactitude.

Léon Lorrain était docteur en sciences commerciales. En lui décernant ce grade universitaire, l'Université de Montréal a voulu reconnaître la qualité de son enseignement et de son oeuvre.

Je lui dois beaucoup. Je tiens à le mentionner ici, en rappelant le souvenir d'un homme bon, généreux, aimant son prochain, même si parfois il était appelé à le fustiger. Avant tout, il était un esprit clair. Si parfois il détestait, ce n'était pas l'homme, mais sa manière d'écrire.

Mon ami Léon Lortie m'a reproché d'avoir écrit trop peu de choses dans l'éloge de Mgr Olivier Maurault que m'avait demandé le secrétaire de la Société royale du Canada, Jean-Marie Boissonneault. Ma conception du genre, c'est non pas une énumération de faits ou de titres,

mais un portrait aussi fidèle et aussi bref que possible. Ne serait-ce pas justement Léon Lorrain qui m'aurait appris à rechercher l'essentiel et à négliger le détail?

**18 mai**

436

De passage à Paris, mon ami Nicholas Fodor a vu, dans l'anti-chambre de l'Ambassade, un livre intitulé «Le Canada français vu de la France», par l'abbé Armand Yon. Il m'en a apporté un exemplaire que j'ai commencé à lire ce matin. J'y ai trouvé quelques détails intéressants, comme la rencontre de Louis-Joseph Papineau avec Alfred de Vigny à Paris vers 1840, et le voyage d'Alexis de Tocqueville au Bas-Canada et sa réaction devant le milieu. Je voudrais relire ses souvenirs, rapportés en France, et que l'on trouve, paraît-il, dans l'édition Gallimard de ses oeuvres. Déjà à Nice, j'en avais vu la fiche à la Bibliothèque municipale, mais je fus un peu dérouteré parce que le livre m'avait semblé traiter uniquement des États-Unis. Je l'avais mis de côté sans aller plus avant. Je vais essayer de trouver à Montréal l'édition Gallimard des oeuvres d'Alexis de Tocqueville, afin d'en reprendre la lecture.



Depuis mon retour de France, il y a un mois, j'ai négligé mon journal pour mettre mes affaires à jour et pour me préparer à ces assemblées de notre groupe qui se succèdent en cascade.

J'y reviendrai bientôt, car c'est pour moi une occasion de voir ce que je pense et de noter tout ce qui me passe par la tête.



**22 mai**

Dans sa campagne électorale, Pierre-Elliott Trudeau a employé tous les arguments possibles. À un certain moment, il a dit: «Je vais retrouver mes enfants.» Puis, vers la fin de la campagne, il a cité l'Évangile du jour: «Aimez-vous les uns, les autres», après avoir essayé de ridiculiser son adversaire Clark, dont on a dit, après la rencontre à la télévision avec Trudeau et Broadbent: «Après tout, il n'est pas si mal que ça.»

Que donnera cette campagne centrée sur la personnalité des chefs plus que sur les problèmes de l'heure; ceux-ci donnant l'impression d'être secondaires? Nous le verrons ce soir. À l'avance, je vois Ger-

maine, un crayon à la main, inscrivant les résultats un par un, les sourcils froncés ou le sourire aux lèvres, suivant les chiffres.



**25 mai**

Les conservateurs ont élu cent trente-six députés, les libéraux cent quatorze, le N.P.D., vingt-six et le Crédit Social, six. Des cent quatorze libéraux, soixante-sept viennent du Québec, ce qui n'en a laissé que deux à M. Clark. À nouveau, on voit le Québec opposé au reste du Canada. Situation inconfortable, s'il en est; elle souligne la fidélité de la province au parti libéral et à son chef, M. Trudeau. Il a une personnalité qui justifie l'appui que les francophones lui donnent, même si certaines choses dans son programme et certaines attitudes cavalières auraient pu l'affaiblir. Pour expliquer son succès, M. René Lévesque parle d'arguments familiaux. Il a partiellement raison sans doute, car il est tout à fait normal que beaucoup d'électeurs votent pour un des leurs, dans le peuple ou partout où on ne raisonne pas. Ainsi, au cours d'une petite enquête-maison, faite dans la rue par Radio-Canada, bien des gens avaient déclaré leur intention de voter libéral, sans pouvoir donner le nom de leur candidat. La vieille règle continue de s'appliquer: «Mon père a voté libéral, je vote libéral.» Et surtout quand le chef du parti a la qualité d'esprit d'un Trudeau, opposé à la personnalité un peu falote de Joe Clark. Même s'il a pris du poil de la bête, au cours de la campagne électorale, celui-ci fait encore bon jeune homme à la parole facile en face d'un vieux routier intelligent, solide et décidé, capable d'attaquer rudement et de se défendre.

437

Pour M. Clark, le bloc solide du Québec pose des problèmes. Où trouvera-t-il les ministres qu'il lui faut pour défendre le point de vue de la province? Et comment les fera-t-il élire? Il sera intéressant de le suivre dans ses prochaines évolutions.

Autre question: comment procédera-t-il pour ne pas dresser toute l'opposition contre lui? Il lui faudra bien manoeuvrer et jouer serré avec le N.P.D. et le Crédit Social. C'est là qu'il pourra montrer des qualités de chef que la campagne électorale n'a pas encore dévoilées.



La télévision a permis de constater la qualité d'esprit des chefs de partis. Au niveau supérieur, la lutte s'est faite entre eux plutôt qu'entre leurs programmes.



438

Quatre millions cinq cent mille voix aux libéraux ont donné cent quinze députés, tandis que quatre millions en ont valu cent trente-six aux conservateurs. Situation injuste, sinon paradoxale. Pour le N.P.D. en particulier, le déséquilibre est encore plus grand: vingt-six sièges pour deux millions de voix. Que faire pour en venir à un régime plus équitable? Je pose la question en toute simplicité car, n'étant mêlé à aucun mouvement et ayant suivi la campagne de très loin, j'ai quelque difficulté à me faire une opinion.



Ce matin, j'ai relu avec plaisir les passages que Georges-Émile Lapalme a consacrés à mes maîtres, Edouard Montpetit et Léon Mercier-Gouin, dans ses *Mémoires*. Il a très bien décrit la manière de chacun. Au premier, j'ai déjà consacré un article dans ma revue, où j'ai tenté de dire ce qu'a été son enseignement pour moi. Au moment de son décès, j'en ai fait paraître un autre sur Victor Doré. Je fais de même pour Léon Lorrain dans le présent numéro.

Je ne veux pas laisser passer l'occasion de rappeler ce quatrième professeur des Hautes Etudes Commerciales et ce qu'il a été pour moi. Dans la vie d'un adolescent, l'influence d'un maître est importante. Ce sont les quatre auxquels je dois ma formation ou tout au moins, ma méthode de travail, à la fois précise et un peu désordonnée. Peut-être pas tant pour ce qu'ils m'ont enseigné — je l'ai dit déjà — que pour la méthode de travail qui était la leur et qui, par osmose, a pénétré en moi. De cela, je leur sais gré malgré les années qui ont passé et la vie qui m'a imposé ses dures leçons. Grâce à eux, j'ai pu aborder mon métier d'assureur et mes études d'histoire avec un certain esprit de suite. C'est ainsi qu'avec mes défauts et, je l'espère, quelques qualités, je laisserai derrière moi des réalisations concrètes: une grande affaire, une revue et quelques livres qui expriment ma pensée, mon goût de l'action et ce qu'a été pour moi la vie de l'intelligence.

Présomption? Je ne le pense pas ou, tout au moins, j'espère que non!



Déjeuner hier avec deux de mes petits-enfants: véritable bain de jouvence, d'enthousiasme mêlé d'un peu d'intransigeance chez Isabelle. Finesse et bon sens chez Pierre. À un moment donné, il m'a dit: «Je n'ai personne avec qui discuter de mon avenir. Ce serait plus facile si j'avais mon père.» J'ai été à la fois touché et un peu ému par cet aveu de l'isolé qui hésite et se sent seul.

Isabelle m'a rappelé le mot de son père à-propos de nos affaires d'assurance: «L'assurance est pour moi un domaine un peu restreint.» Et c'est vrai sans doute car, à son énergie créatrice et à son dynamisme, il a trouvé l'exutoire qui lui convenait, avec la chose publique, cette marâtre, il est vrai. Mais quelle vie folle elle le force à mener!

439



**9 juin**

Un film sur Utamaro était au programme du cinéma de la Place Victoria, ces jours derniers. Attirés par le nom prestigieux de l'artiste, Germaine et moi sommes allés le voir. Quel désappointement! Si certaines scènes sont valables et si la photographie est excellente, nous nous serions bien passés des scènes d'érotisme dont le metteur en scène a parsemé son film. Vraiment, trop est trop, comme disent les Anglais!



Dickens est venu à Montréal au dix-neuvième siècle. Il a habité l'hôtel Roscoe, rue Saint-Paul. Je suis allé à la bibliothèque de Westmount pour lire ses notes de voyage, hier soir. Le texte est sans intérêt. Dickens n'a pas cherché à comprendre ce qui se passait dans la Colonie. À l'encontre d'Alexis de Tocqueville, il s'est contenté de noter rapidement ce qu'il a vu. Et pourtant, s'il avait voulu, il aurait pu décrire une société pauvre et malheureuse dans les villes avec l'accent de vérité qu'il a eu pour les petites gens de Londres. Il est vrai que pour parler d'un pays ou d'une ville, il faut y rester assez longtemps. Or, la plupart des voyageurs passent tellement vite qu'ils ne voient rien que le paysage. Des gens, ils ne comprennent que ce que des conversations rapides leur laissent le souvenir.



Madame Judith Dubuc m'a gentiment envoyé des notes au sujet de la maison Trestler à Dorion et de celui qu'on appelait Jean-Joseph

Trestler; ce qui était sans doute la traduction de ses prénoms puisque, né à Mannheim, en Allemagne, il était Allemand.

J'ai une vague idée que si je termine assez rapidement mon étude sur Viger, je m'orienterai vers Trestler; ce qui me permettrait de le loger non dans le milieu politique de la fin du dix-huitième et du début du dix-neuvième siècle — même s'il fut député — mais parmi les commerçants avec lesquels il vécut. Marchand installé à Quinchien, sur la rive de la Baie de Vaudreuil où passaient les Indiens et les trappeurs venus du haut de l'Ottawa, Trestler achetait leurs pelleteries et leur vendait sa pacotille. Petit à petit, il a acheté de nombreuses propriétés et sa fortune s'est arrondie. Mort à cinquante-six ans, il est sûrement un personnage à camper dans le milieu de l'époque.

440



10 juin

Un de mes amis me raconte ceci à Morin Heights où je vais lui rendre visite. Il y a quelques années, il contribue à la formation d'un syndicat ouvrier dans le journal auquel il est attaché. À la fin du premier exercice, il constate que le président du syndicat n'a pas du tout l'intention de présenter des comptes. Il se retire de l'exécutif et du syndicat. Et comme une grève se déclare au journal, à la demande de la direction, il revient au travail. Une fois la grève terminée, on l'isole complètement jusqu'au moment où, découragé, il quitte le journal. À cinquante-huit ans, il doit tout recommencer. Pour s'en tirer, il s'oriente vers la vente des obligations qu'il connaît. Il lui faut cinq ans pour s'en tirer. Que conclure si les faits sont exacts? Que la vie et les syndicats sont durs, très durs parfois, si on n'est pas prêt à s'incliner devant leurs exigences.



Il y a quelques années, je demande à un peintre de Sainte-Adèle de faire la peinture de ma maison. Il accepte; mais une grève survient dans le bâtiment avant qu'il ne puisse faire le travail. Il reçoit la visite de forts à bras qui le menacent s'il se livre à son travail ordinaire. Il attend donc que la grève soit finie avant d'exécuter le contrat. Et, dans l'intervalle, il se berce sur sa galerie.

On dira que c'était un moment où certains syndicats étaient aux mains d'un groupe assez peu recommandable. Peut-être, mais ne faut-il

pas souhaiter que les choses ne recommencent pas, sans pouvoir rien faire d'autre que d'émettre un voeu pieux?



Entendu hier soir Fernand Leduc, qu'on interviewait dans sa maison de France, petit patelin non encore envahi par les affiches lumineuses, qui rendent si laids des villages comme Sainte-Adèle-en-Bas ou Old Orchard où le même désordre a prévalu.

J'ai aimé la manière dont Leduc a parlé de sa lutte engagée avec quelques artistes contre Charles Maillard et l'académisme qui régnait à l'école des Beaux-Arts. Il a rappelé l'influence exercée sur lui par Borduas, qui l'a amené à appuyer *Refus global*, auquel il a collaboré.

441

Dans ma bibliothèque, j'ai retrouvé l'édition originale du manifeste. Il y a là, en effet, un article de Leduc, intitulé «Qu'on le veuille ou non».

Leduc nous a expliqué aussi comment il était passé de la peinture figurative à la non figurative laquelle, si j'ai bien compris, n'était pas dans son esprit de la peinture surréaliste autant qu'une évolution et une négation complète du figuratif.

Et puis, il nous a dit son opposition violente à Borduas, à son retour de New York, sur le plan des idées ou, tout au moins, à propos du tachisme qui, tous deux, les faisait adopter des positions extrêmes. Je n'en dis pas davantage ici de crainte de mal exprimer sa pensée. Je veux tout simplement évoquer le souvenir de deux des hommes qui ont le plus marqué ou préparé, avec Pellan, l'évolution de la peinture au Canada français.

Dans un numéro de la *Barre du Jour*, consacré aux automatistes, il y a une bien amusante caricature de Robert Lapalme. À une exposition de toiles figuratives, un visiteur dit à un autre: «Chut! voilà les automatistes!» Et l'on voit des gaillards, déformés à la manière de Lapalme, qui se préparent à attaquer verbalement, tout au moins.

Et au-dessous, sur la même page, des agents de police transportent la sculpture de Roussil, au phallus triomphant, qui a fait couler tant d'encre.

Comme tout cela est loin! Et comme tout a bien changé, mais pas toujours pour le meilleur.



Après sa mort, Borduas a été célébré par tous les gens qui ont reconnu son influence: le numéro de la *Barre du Jour* en est un exemple. Une importante collection de ses oeuvres est au musée d'art contemporain. De son côté, Pellan a eu une carrière brillante et il a assisté à la croissance de son oeuvre et à la montée des prix dans une petite maison bien jolie où il habite un peu en dehors de Montréal.

442

Leduc a préféré aller vivre en France. En mars 1980, le musée d'art contemporain de Montréal lui consacra une exposition après celle de Gauvreau, revenu à la peinture après quinze ans. Quant à Riopelle, il est devenu l'un des poulains de la galerie Maeght à Paris et à Saint-Paul de Vence. Ainsi, petit à petit, ont fait surface ceux qui ont été au point de départ de la peinture contemporaine au Canada français.

Il faut se réjouir que, de plus en plus, ils soient au centre des préoccupations de ceux qui s'intéressent aux arts. Les livres qu'on leur consacre contribuent à expliquer l'intérêt qu'on leur porte.



Hier, je me suis bien amusé. En voulant reconnaître la qualité d'une intervention d'un de mes collaborateurs que j'avais peut-être mené un peu tambour battant, je lui dis: «Votre lettre est bien dans l'esprit que je souhaite». C'est heureux que vous ne la critiquiez pas, m'a-t-il répondu, avec une lueur amusée dans les yeux car, pour l'écrire, je me suis inspiré d'une des vôtres. Nous avons ri tous les deux; ce qui a clarifié l'atmosphère.



Je demande à Jean-Jacques Lefebvre de me dire ce qu'il pense de mon livre sur Denis-Benjamin Viger. Ce que je désire, ce n'est pas qu'il corrige mon style — qui est à moi — mais qu'il me dise avec son esprit critique ordinaire et sa connaissance de l'histoire, si la pensée est valable, si je ne fais pas de grosses bourdes dans l'exposé des faits. Jean-Jacques Lefebvre est à la fois un charmant homme et un bon critique. De son jugement dépendra ma décision de faire paraître le livre ou de le mettre de côté. Certaines pages me semblent valables, mais d'autres beaucoup moins. Il faut les reprendre, pensera-t-on. Assurément, mais une fois que j'ai écrit un livre, je ne puis le voir ou le relire. Je dois attendre quelques mois pour le juger.



Chose assez curieuse, le débat sur la souveraineté-association gagne l'extérieur du Québec. Ainsi, devant le plafonnement du prix du pétrole que lui impose le gouvernement fédéral, l'Alberta serait prête à demander, pour ses ressources naturelles, une indépendance d'action correspondant à celle d'un état souverain, tout en acceptant de ne pas rompre les liens politiques qui l'unissent au Canada; tandis que le Québec voudrait s'associer au reste du Canada dans le domaine économique, après avoir obtenu son indépendance politique. De son côté, la Colombie britannique proteste aussi souvent qu'elle le peut contre les interventions du gouvernement central dans ses propres affaires. Enfin, Terre-Neuve a des velléités d'indépendance depuis qu'on a découvert le pétrole dans le plateau continental. Si cela continue, la Confédération deviendra bien malade et elle devra peut-être accepter une opération chirurgicale assez radicale.

443

Pourvu que tout cela puisse se résoudre dans la paix, une relative concorde et une collaboration ouverte. Mais le débat prendra un tel aspect passionnel qu'il est difficile de l'imaginer. Pourvu surtout que l'atmosphère ne tourne pas à la violence!



Pour l'instant, je veux acheter «La nouvelle entente Québec-Canada» pour y réfléchir en dehors des copieux extraits qu'on en a donnés dans les journaux. Sans attendre d'examiner les textes de près, les jugements sont catégoriques. Ils affluent de toutes parts. «Il y a là un plan inacceptable, a dit d'abord Monsieur Clark. Projet tendant à minoriser le Québec, a déclaré Claude Ryan. Il est destiné à donner aux Canadiens français ce qu'ils désirent: le droit de diriger leurs propres affaires avec la fierté nationale», affirme René Lévesque. On a ainsi tout un éventail d'opinions. Depuis, on a constaté comme l'opposition est violente au niveau du capitalisme qui oriente les journaux, incisive à la télévision et larvée dans la bourgeoisie.

15 juin

Hier soir, par exemple, à l'émission *Noir sur Blanc*, Mlle Bombardier s'est dépassée dans l'art de l'interview biaisé. Nerveuse, agaçante, interrompant constamment son interlocuteur, le ministre Claude Morin, elle parlait plus souvent qu'à son tour.

Malgré cela, elle garde un esprit assez remarquable que même ceux qu'elle agace ne peuvent pas ne pas reconnaître.



444

Nous saurons bientôt ce qu'est le fédéralisme renouvelé de Monsieur Ryan. Mais le gouvernement fédéral et les provinces seront-ils consentants à accorder tout ce qu'il laisse entendre? Sinon, que donnera-t-on de plus que ce que l'on a actuellement? Un sénat devenant la Chambre de la Fédération, où les provinces joueront un rôle un peu plus important et direct, une Cour suprême dont certains membres seront reconnus ou nommés par les provinces? Si ce ne sont pas là des vétilles, c'est bien peu dans le contexte actuel.



Jean-Jacques Lefebvre m'a donné un extrait du registre des décès et des naissances de Saint-Charles-sur-Richelieu, daté du 20 mai 1838. La bataille de Saint-Denis a eu lieu en novembre 1837. Et l'on enterre les morts six mois après, en tenant compte que l'évêque a rappelé que l'on ne doit pas mettre en terre sainte ceux qui ont été tués les armes à la main. En ce mois de mai 1838, on met en terre deux jeunes gens tués au cours des combats à Saint-Charles. L'un s'appelle Louis-Moïse Dalpé dit Pariseau. Il est âgé de dix-sept ans et demi. Il est le fils de Joseph Dalpé dit Pariseau. L'autre s'appelle Toussaint Paquet dit Lavallée. Il a vingt-huit ans. Les deux sont enterrés dans le cimetière de Saint-Charles, sans aucune cérémonie religieuse. S'il est faux de dire que l'on n'enterre pas en terre sainte, il est vrai d'affirmer que si l'on y loge les corps, on ne fait pas intervenir les fastes de la religion: compromis contraire à ce que l'évêque a précisé à ses pasteurs, mais qui se constate dans les faits. On ne refuse pas l'accès en terre bénie, mais on n'accepte pas de le faire avec le rite ordinaire.

Les pauvres gars avaient pris le soulèvement au sérieux, et maintenant ils reposent sous terre, sans la bénédiction de l'Église. *Requiescant in pace*, pensent ceux qui, plus d'un siècle et demi plus tard, songent au sort de ceux qui ont été fauchés par la mort. Et pendant ce temps, Papineau, Cartier, O'Callaghan et Duvernay étaient en fuite, qui aux États-Unis et qui en Europe, alors que les deux jeunes gens payaient de leur vie. Ils étaient des rebelles, mais n'étaient-ils pas aussi des jeunes gens poussés par un idéal qui, un peu plus tard, ne s'est même pas réalisé. Que dire, que croire, que penser sinon que ceux qui veulent un changement politique par la violence doivent être prêts à payer de leur vie s'il

ne réussissent pas, quelque honnêtes et défendables que leurs idées et leurs projets puissent être. Je m'engage sur un terrain glissant? Eh, oui!

Voici le texte de l'extrait de sépulture que me communique mon ami Jean-Jacques Lefebvre, qui l'a rapporté un jour de Saint-Charles-sur-Richelieu:

«Aujourd'hui, ce vingt mai mil huit cent trente-huit, ont été inhumés dans le cimetière du lieu sans aucune cérémonie ecclésiastique, les corps reconnus par un grand nombre de témoins (dont plusieurs étaient parents des défunts) de Louis Moyse Dalpé dit Pariseau, âgé de dix-sept ans et demi, fils de Joseph Dalpé dit Pariseau et de Lucie Casavant et de Tousseint Paquet dit Lavallée, veuf.»

445

«Sixième feuillet 6. Agé de vingt-huit ans; tous deux morts le vingt-cinq novembre dans un combat livré contre les troupes de Sa Majesté et retrouvés sous les décombres d'une maison livrée aux flammes, ledit jour. Ont été témoins de la reconnaissance et de l'inhumation Dominique Vallière, Hyppolite Messier et Joseph Charron qui ont dû signer de ce requis.»<sup>(1)</sup>

On ne peut que s'incliner devant ces garçons à qui on a refusé la sépulture chrétienne, entourée des rites de la religion. Ils s'étaient battus contre les troupes britanniques, puis ils étaient morts, brûlés vifs dans une maison incendiée, sans qu'ils puissent en sortir. Horreur de la guerre civile! Et aussi désolation de constater que les clercs les accueillent, mais leur refusent les prières aux morts.

Aux hommes tués les armes à la main, avait décrété Mgr Lartigue et écrit son suffragant Ignace Bourget, on ne doit pas accorder la sépulture chrétienne!

C'était logique, mais dur, même dans l'esprit religieux de l'époque.

---

<sup>(1)</sup> Extrait du registre de St-Charles-sur-Richelieu, 1838.